

Béatrice de Varine

Juifs et chrétiens

Repères pour
dix-neuf siècles d'histoire



*desclée
de
brouwer*

*Essai
Histoire*

Juifs et chrétiens

Béatrice de Varine

Juifs et chrétiens

*Repères pour dix-neuf siècles d'histoire
(du 1^{er} au XIX^e siècle)*

Desclée de Brouwer

Ce livre a bénéficié du soutien de l'association AECJ/DAPIM



www.ddbeditions.com

© Desclée de Brouwer, 2013
10, rue Mercœur 75011 Paris
ISBN : 978-2-220-06522-9
ISBN pdf : 978-2-220-07950-9

Avant-propos

Cet ouvrage a eu pour point de départ les cours donnés, pendant de nombreuses années, dans le cadre du SIDIC¹ et de l'École Cathédrale.

Madame Marie-Christine Émine a coopéré à cet enseignement depuis plusieurs années maintenant, et je tiens à la remercier ici très vivement pour toute l'aide qu'elle m'a apportée dans la rédaction de certains des chapitres de ce livre, en particulier ceux concernant le monde séfarade, qui lui sont dus en grande partie.

Au fil des ans et des contacts avec nos auditeurs – qui ne sont pas des étudiants en histoire, mais s'intéressent en revanche beaucoup à tout ce qui concerne les relations entre Juifs et chrétiens –, nous nous sommes rendu compte que nous pouvions leur indiquer de nombreux ouvrages remarquables faits par des spécialistes sur telle ou telle période étudiée, mais qu'il manquait une vaste synthèse concernant à la fois l'histoire du peuple juif et en même temps celle de ses relations avec les chrétiens.

Ce premier constat nous a amenées à en faire un autre : peut-être que cette synthèse pourrait également intéresser – si elle était suffisamment précise et documentée – des étudiants en histoire, et tout particulièrement en histoire des religions. Il fallait donc y ajouter de nombreuses notes et des références bibliographiques sérieuses qui pourraient les aider dans leur recherche.

Enfin, nous espérons bien sûr que ce livre pourra intéresser un plus large public. L'histoire du peuple juif est peu étudiée dans

1. Service d'information et de documentation Juifs-Chrétiens. La bibliothèque et la documentation, que le SIDIC met au service de tous depuis plus de quarante ans, est une aide particulièrement précieuse pour ce type d'étude.

l'enseignement secondaire français. Il est pourtant nécessaire de la connaître, au moins dans ses grandes lignes, si l'on veut comprendre la place importante qu'occupe ce peuple dans l'histoire du monde.

De plus, pour les catholiques, comment comprendre le « nouveau regard » apporté par Vatican II sur les Juifs et le judaïsme², si l'on ne connaît pas l'ancien, porté sur eux par l'Église durant des siècles ? Plus de cinquante ans après le Concile (1962-2013), cet ouvrage tente d'éclairer le lecteur sur ce que fut ce passé et d'expliquer pourquoi – pour nombre de Juifs –, c'est encore « un passé qui ne passe pas »...

Ce livre est donc une synthèse construite grâce à la lecture de nombreux ouvrages ou à l'écoute de leurs auteurs quand nous avons eu la chance de les rencontrer.

C'est le fruit de quelques recherches personnelles, mais surtout un travail fondé sur les différents éclairages apportés par d'éminents historiens sur la très longue période qui va du premier siècle de notre ère à la fin du XIX^e siècle.

Certains pourront se demander pourquoi nous nous arrêtons à la fin de ce siècle et ne poursuivons pas notre étude jusqu'en 2012. Il nous a semblé que l'histoire du XX^e siècle, déjà tellement explorée et mise à la portée de tous par de très nombreux ouvrages, documentaires ou récits de témoins, n'avait cependant pas encore livré toutes ses archives et tous ses secrets. Il nous a donc paru à la fois moins nécessaire et plus difficile de s'essayer à en faire une synthèse. Elle pourrait d'ailleurs être à elle seule l'objet d'un autre volume, tant ce siècle a bouleversé l'histoire du peuple juif.

2. Voir en annexe les principales étapes de ce « nouveau regard ».

Que soient ici remerciées

toutes les personnes qui ont aidé à la rédaction de cet ouvrage par leurs encouragements, leurs contacts, leurs suggestions, leurs conseils, la relecture de certains passages, ou même leur aide à la rédaction de plusieurs chapitres.

Le grand rabbin Alexis BLUM, enseignant actuellement au Centre d'Études Juives de l'École Cathédrale (collège des Bernardins), qui a répondu à plusieurs questions importantes concernant le monde juif et m'a donné de nombreux conseils de lecture.

Le Pasteur Alain MASSINI, président de la Commission Chrétiens et Juifs de la Fédération protestante de France, qui a bien voulu relire, donner des conseils et faire des suggestions pour les passages concernant les protestants.

Le père Jean DUJARDIN, oratorien et vice-président de l'Amitié Judéo-Chrétienne de France, qui a suivi très attentivement la rédaction de cet ouvrage et m'en a commenté de nombreux passages.

Les Sœurs de Sion responsables du SIDIC, Sœur Louise-Marie NIESZ et Sœur Dominique de la MAISONNEUVE, qui ont accompagné ce projet et m'ont ouvert toute grande leur belle bibliothèque.

Bruno CHARMET, directeur de l'Amitié Judéo-Chrétienne de France, qui dès le départ a accompagné le projet de ses encouragements, de ses démarches et de ses conseils.

L'équipe du SIDIC, tout particulièrement, Maryvonne VEJUX, la bibliothécaire, et Paule MARX, historienne.

M. Marc LEBOUCHER, qui a été à l'origine de la publication de mon ouvrage.

Ceux de ma famille qui m'ont particulièrement soutenue tout au long de cette entreprise : mon mari Hugues de VARINE qui a patiemment accompagné chaque étape de la rédaction. Et mon petit-fils Romain BENINI, qui m'a permis d'accéder plus facilement aux mystères informatiques de la Bibliothèque nationale.

Préface

Comment préfacier un tel livre, car il me semble unique en son genre ? Certes, il fait référence à de nombreux ouvrages qui évoquent tel ou tel aspect des relations entre Juifs et chrétiens, mais jusqu'à présent, il n'y avait pas à notre connaissance un ouvrage synthétique aussi complet sur ce sujet.

Une première remarque s'impose pour souligner ce caractère unique. Comme chrétiens, nous possédons de nombreux ouvrages de très grande qualité sur l'histoire de l'Église, mais jusqu'à présent, il faut bien le reconnaître, dans le monde chrétien, on ne connaît pas très profondément l'histoire du peuple juif et surtout l'histoire de sa relation avec les chrétiens au cours des dix-neuf siècles qui viennent de s'écouler. C'est là la nouveauté et l'intérêt de ce livre que de nous la proposer.

Or cette connaissance nous est indispensable si nous voulons voir s'élargir en vérité et dans toute sa profondeur le dialogue qui s'est développé entre Juifs et chrétiens depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, et notamment dans le monde catholique depuis le concile Vatican II. Une telle connaissance est indispensable car le peuple juif est un peuple de la mémoire par excellence. Il ne pourra jamais oublier les terribles souffrances qu'il a dû endurer dans l'histoire, du fait du regard théologique porté par l'Église sur lui. Certes les chrétiens, les catholiques en particulier, ne cherchent pas à oublier le regard négatif qu'ils ont porté pendant tant de siècles sur la vocation d'Israël mais ils en mesurent mal les effets. Ils croient, dans leur naïveté, que la page est maintenant tournée. Et dès lors, ils sont souvent surpris et, de ce fait, ne comprennent pas les réactions juives devant les difficultés traversées. La crise du Carmel d'Auschwitz nous en a donné un bon exemple. Comme me le disait un jour un magistrat juif : « Je vois bien que vous avez changé mais je ne sais pas encore si ce changement est un changement d'attitude ou un changement

de fond. » Cette interpellation bienveillante m'a beaucoup fait réfléchir et c'est la raison pour laquelle il me semble que les chrétiens se doivent de prendre une plus exacte mesure du passé et de la souffrance juive dans ses rapports avec le christianisme. Ce livre, par la richesse de ses informations, y contribue de manière décisive.

Sans entrer dans le détail de tous les moments de l'histoire qui nous sont relatés, je voudrais d'abord relever un point capital. Le livre nous met en présence d'un fait unique et inexplicable du point de vue de l'histoire classique : comment le peuple juif a-t-il pu perdurer, rester lui-même en dépit de toutes les souffrances qu'il a dû endurer : persécutions de toutes sortes, multiples expulsions, etc. ? Il est fondamental que nous prenions conscience de ce fait.

Qu'il me soit permis maintenant de relever quelques apports ponctuels qui m'ont frappé. Ce choix est arbitraire nécessairement. Il doit dès lors nous inciter à une lecture attentive du livre. Le livre nous donne d'abord une connaissance précise de l'histoire du peuple juif au 1^{er} siècle de notre ère. Il n'entend pas pour autant se substituer à tous les travaux publiés depuis un certain nombre d'années sur les origines de la séparation entre Juifs et chrétiens. Il souligne, à juste titre, ce qui est souvent sous-estimé par ces derniers, l'importance de la diaspora juive avant les guerres de 70 ou de 132-135. La diaspora juive, contrairement à la pensée chrétienne la plus courante, n'est pas d'abord le fruit de la destruction du Temple ou de Jérusalem, comme si cette dispersion était la sanction de la mise à mort de Jésus.

Dans une autre partie, le livre souligne un autre fait important. La pensée d'un retour est en quelque sorte « consubstantielle au judaïsme » Le sionisme moderne est un événement considérable mais ce n'est qu'un événement circonstanciel. Le désir d'un retour du peuple juif sur la terre d'Israël est non seulement présent dans la pensée biblique des textes les plus anciens aux textes les plus récents, elle se trouve aussi dans le Talmud et, ce qui est frappant, c'est qu'au moment où dans certains milieux juifs on envisage de renoncer à la prière pour le retour, voire au vœu formulé à Pessah, cette perspective est vivement contestée par le courant orthodoxe. De ce fait, on peut constater que le désir du retour n'a jamais

disparu de la conscience du peuple juif, même si le désir est plus faible à certains moments de l'histoire.

Autre point, parmi beaucoup d'autres : le livre nous donne un intéressant développement sur la pensée de saint Thomas d'Aquin. Et c'est très important quand on sait la place qu'elle a tenue dans la théologie catholique. La pensée de Thomas d'Aquin est nuancée quant à la liberté de conscience juive, notamment par rapport à la conversion à laquelle les chrétiens appellent les Juifs et au baptême des enfants mineurs. Mais hélas, il faut bien le reconnaître, elle fut quelque peu oubliée dans les États pontificaux eux-mêmes, au XIX^e siècle, notamment au moment de l'affaire Mortara, ce petit garçon baptisé par une servante chrétienne à l'insu de la famille juive parce qu'elle le croyait en danger de mort. Lorsqu'elle révéla son geste quelques années après, il fut enlevé à sa famille par les gendarmes pontificaux.

Relevons encore l'étude sur les statuts de pureté du sang, pour définir l'appartenance au peuple juif dans le contexte de l'expulsion des Juifs d'Espagne, et le rôle terrible de l'Inquisition à partir de là. Certes, ces statuts ne sont pas à l'origine directe des théories raciales définies au XIX^e siècle mais ils ont été promulgués dans un contexte chrétien et nous devons observer que cette identification par le sang, sans être clairement invoquée, est demeurée implicitement dans le monde chrétien jusqu'à l'époque nazie.

Enfin je voudrais rappeler aux lecteurs chrétiens, grâce aux nombreuses données du livre sur ce point, que si l'Église a heureusement résisté à la tentation marcionite de se séparer de l'Ancien Testament, plus tard – après la Réforme en particulier qui s'appuyait sur toute l'Écriture –, elle a mis en garde les catholiques contre sa lecture, allant même jusqu'à l'écarter de la catéchèse, voire de l'enseignement dans certains séminaires. Nous devons aussi nous rappeler que l'Ancien Testament était quasi absent de la liturgie post-tridentine, sauf pendant la Semaine sainte. Certes, on lisait toujours les psaumes et on devait connaître l'histoire sainte mais cela ne remplace pas le vide créé par l'absence d'une véritable initiation à la lecture de la Parole de Dieu, dont nous avons redécouvert à quel point elle était nécessaire au dialogue.

Il me semble encore que le livre nous apporte un éclairage très intéressant sur les quelques chrétiens qui prirent la défense des juifs persécutés, comme saint Bernard, comme les moines Victorins, comme Richard Simon au XVII^e siècle. Le livre nous décrit aussi

l'attitude des papes. Ils ont eu souvent, comme quelques évêques d'ailleurs à leur demande, un rôle de protection à l'égard des Juifs, dans le Comtat venaissin en particulier. Mais cela étant, ce ne fut pas le cas de tous les papes, y compris au XIX^e siècle, et de toute façon ils n'ont jamais remis en cause la théologie négative des Pères de l'Église et l'appel à la conversion et au baptême.

Nous avons donc beaucoup à apprendre en lisant ce livre si riche d'informations. Aussi l'auteur me permettra, j'en suis sûr, de souligner certaines limites de son travail, sans doute dues en partie au caractère très synthétique de l'ouvrage.

Il m'a semblé, par exemple, qu'il n'accordait pas une place suffisante à l'étude de la judéophobie païenne pré- et post-chrétienne. Or cet arsenal de haine a beaucoup influencé le monde chrétien, dont la théologie était déjà négative, à partir du XIII^e siècle dans le contexte historique des croisades et des grandes catastrophes naturelles qui s'abattirent sur le monde chrétien occidental.

D'autre part, lorsque le livre décrit la lecture typologique de la Bible développée par les Pères pour maintenir, après la crise marcionite, l'unité des Écritures, il me semble qu'il ne fait pas assez droit à la dérive allégorisante de cette lecture, à l'influence de la pensée dualiste issue de la philosophie platonicienne et, dès lors, risque de ne pas accorder toute la place qu'ils méritent aux faits de l'Ancien Testament qui deviennent des figures quasiment inconsistantes.

De même, l'auteur fait allusion à l'accusation de « déicide » portée à l'égard du peuple juif, déjà implicitement présente au second siècle dans l'homélie pascale de l'évêque Méliton de Sardes, mais n'insiste guère sur l'apparition en toute clarté de cette accusation à partir du IV^e siècle, alors qu'elle a revêtu depuis lors tant d'importance qu'elle a perduré dans l'Église au fil des siècles.

Il ne s'agit là que de quelques remarques. Car pour les chrétiens – et en particulier pour les catholiques qui souhaitent participer en vérité à l'appel au dialogue que l'Église leur adresse depuis le Concile et à la demande insistante de tous les papes –, ce livre est unique et essentiel.

Jean DUJARDIN

Première partie

Introduction

Autour de la Méditerranée et dans toutes les contrées environnantes, les civilisations de l'Antiquité ont vénéré de multiples divinités dont elles espéraient aide et protection. Comme en font foi les récits qui leur sont consacrés, chaque dieu possédait des pouvoirs spécifiques – redoutables ou bienfaisants – auxquels les hommes étaient soumis. Les cultes rendus dans les très nombreux temples dédiés à toutes ces divinités tentaient d'attirer leur bienveillante attention sur ceux qui s'adressaient à elles.

Très tôt, le peuple hébreu s'est différencié de ses voisins par sa croyance en un Dieu unique, si transcendant que l'on n'osait pas prononcer son nom, mais si proche des hommes qu'il semblait leur parler et leur indiquer le chemin à suivre. À travers les récits de la Bible, on voit peu à peu certains, tel Abraham, se laisser guider par ce Dieu et répondre à l'« alliance » qu'il leur propose. Puis vient l'événement vraiment fondateur du peuple : il croit percevoir l'intervention du Dieu unique dans la miraculeuse sortie de son esclavage en Égypte, comme dans le don d'une « Loi », d'une *Tora*, à son chef, Moïse. Il se considère désormais comme le peuple choisi par ce Dieu libérateur et bienfaisant pour se révéler à l'humanité entière.

Écoute Israël ! Le Seigneur notre Dieu est le Seigneur Un. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être, de toute ta force (Dt 6, 4-5).

Pendant toute l'Antiquité, le parcours original de ce petit peuple, devenu par la suite le peuple juif³, a été difficile. Entouré de royaumes beaucoup plus puissants que lui, son territoire a suscité bien des ambitions. L'« étrangeté » de sa croyance en un seul Dieu a fait naître de nombreuses questions, voire une certaine méfiance, ou même une véritable hostilité. Mais elle a aussi attiré, au fil des siècles, des personnes déçues par les panthéons traditionnels et qui s'interrogeaient sur l'existence d'un Dieu unique. Au tournant de notre ère, selon Luc, les Athéniens n'avaient-ils pas été jusqu'à ériger un autel « au Dieu inconnu » (Ac 17,23) qu'ils espéraient découvrir un jour ?

C'est dans ce contexte qu'interviennent deux événements majeurs qui vont changer le cours de l'histoire du peuple juif.

L'un survient tellement discrètement que les historiens de l'époque n'y font guère allusion dans leurs récits² : il s'agit de la naissance et de la vie en terre d'Israël d'un Juif nommé Jésus. Pendant les dernières années de son existence, avant sa mort infamante, il a réuni autour de lui des disciples aux yeux desquels il apparaît peu à peu comme étant le « messie », le sauveur annoncé par les prophètes depuis très longtemps, celui que le peuple juif attendait avec ferveur. Mais la vie, la mort et la « résurrection » de Jésus restent si discrètes que la plupart des Juifs de son époque ignorent son message, ou se refusent à y adhérer...

L'autre événement est au contraire retentissant dès le moment où il a lieu : en l'an 70 de l'ère chrétienne, au cours d'une guerre entre les habitants de la terre d'Israël et leurs occupants romains, le Temple de Jérusalem, symbole suprême de leur attachement au Dieu unique, est détruit. La guerre est bientôt perdue, comme le sera au siècle suivant la seconde guerre contre les Romains. Une grande partie de la population doit alors quitter le pays et aller renforcer la diaspora juive qui vit déjà sur le pourtour méditerranéen.

Ces deux événements ne semblent pas avoir grand-chose en commun... et pourtant !

1. Le terme « juif » désigna après le retour d'exil, au ^ve siècle avant notre ère, les membres de la tribu de Juda, dont était issue la lignée de David, et de là les habitants de la Judée.

2. La seule allusion vraiment fiable chez les auteurs païens se trouve chez Tacite (*Les Annales*, XV, 44).

Pendant les siècles qui suivent, les disciples de Jésus coexistent avec les Juifs tout autour de la Méditerranée. Progressivement, ils annoncent que Jésus est non seulement le Messie attendu depuis si longtemps, mais le « Fils de Dieu » en personne, donc Dieu lui-même. Ils affirment alors que le Dieu unique auquel ils croient et dont ils osent, eux, prononcer le nom, est un Dieu « trine », c'est-à-dire une « Trinité » de personnes divines, Père, Fils et Esprit.

Ce langage est inaudible, incompréhensible, pour les Juifs demeurés d'autant plus fidèles à leur antique religion qu'ils ont eu peur de la voir disparaître après la chute du Temple. Quant aux chrétiens, issus désormais pour la plupart du monde des « gentils³ », tout en élaborant la théologie de leur jeune religion, ils développent des arguments révélant un véritable « antijudaïsme » à l'égard du peuple juif jugé par eux responsable de la mort de leur Seigneur.

Quand l'Empire romain devient chrétien, au IV^e siècle, la situation des Juifs s'aggrave car beaucoup d'entre eux vont se retrouver pour des siècles en « chrétienté ». Même si tout n'est pas dramatique dans leur vie au cours du Moyen Âge, ils vont connaître de redoutables souffrances pendant les moments les plus sombres de cette longue période. Ils sont non seulement toujours accusés d'avoir causé la mort du Christ, mais on leur reproche aussi de persister à refuser de croire en lui. Aux yeux des chrétiens, ils sont donc destinés à errer à travers le monde pour être les témoins malheureux de leurs Saintes Écritures dont les chrétiens sont maintenant les « vrais » dépositaires, étant devenus le *Verus Israël*.

Paradoxalement, en effet, même si les chrétiens ont trop souvent tourné leur regard vers les Juifs avec mépris pendant toute cette longue période, ils ont toujours conservé en précieux héritage les mêmes Écritures qu'eux. La parole du Dieu unique demeure donc entre Juifs et chrétiens un lien très profond. Serait-il même indestructible ?

3. Terme désignant pour les Juifs les non-Juifs, les *goyim* ou « nations », *gentes* en latin. Pour les premiers chrétiens, le terme désigna les « païens ». Paul était nommé l'« apôtre des gentils ».

I

Les Juifs au premier siècle de notre ère, en terre d'Israël et en diaspora

Le premier siècle est en fait le seul siècle de notre ère – jusqu'au tout récent XX^e siècle – où une grande partie du peuple juif vit en terre d'Israël.

Il n'y vit pas très heureux car le pays est occupé par les Romains, dont l'occupation tournera au drame après la chute du Temple en 70 ap. J.-C. Mais c'est là qu'est le point central de son existence, symbolisé par la ville de Jérusalem, haut-lieu de son histoire et de sa foi au Dieu Un.

Une partie du peuple juif vit également depuis des siècles en diaspora : vers l'Orient, en Babylonie, et sur tout le pourtour du Bassin méditerranéen. Ces Juifs sont toujours tournés vers Jérusalem, où ils se rendent parfois en pèlerinage et qui demeure pour eux aussi le symbole de leur foi. Mais ils ont à affronter la vie au milieu du monde païen, ils sont donc devenus forcément différents, et leur façon de vivre leur religion, les rites qu'ils pratiquent ne sont plus tout à fait les mêmes que ceux qui se vivent et se pratiquent autour du Temple de Jérusalem.

I – Les Juifs en terre d'Israël (Eretz Israël)

Les Juifs au moment de l'arrivée des Romains : une société divisée au plan politique et social

Au II^e siècle av. J.-C., les Juifs qui n'étaient pas encore dans l'orbite de Rome, avaient de bonnes relations avec les Romains. Entourés de deux grands royaumes hellénistiques, celui des Séleucides qui dominaient très autoritairement la Syrie et ses alentours, et celui des Lagides qui gouvernaient plus libéralement l'Égypte, ils étaient constamment menacés entre ces deux grands rivaux et souhaitaient s'assurer un appui extérieur solide. Aussi, comme nous l'apprend le premier *Livre des Maccabées* (8,17-31 et 12,1-18), voulurent-ils à plusieurs reprises jeter les bases d'une alliance avec Rome. Ils établirent donc des « Traités d'amitié », à l'époque de Juda Maccabée (165-160), puis à celle de son neveu Jean Hyrcan (134-104)¹.

Pourtant, en quelques siècles, ces relations vont se transformer, du côté des Juifs habitant la terre d'Israël, en un véritable rejet de tout ce que Rome représente et se solder par la chute du Temple, deux guerres dramatiques et l'exil d'une très grande partie de la population juive hors de son pays devenu la Palestine.

Les divisions politiques

Au premier siècle av. J.-C., la dynastie asmonéenne est en proie à une crise très profonde. De constantes rivalités apparaissent entre les différents membres de la famille royale, surtout dans les moments de succession : il suffit de lire à ce sujet Flavius Josèphe². C'est ainsi que les deux fils de la reine Salomé Alexandra, Hyrcan et Aristobule,

1. Christiane SAULNIER, *Histoire d'Israël*, t. III : « Les rapports diplomatiques avec Rome », p. 152-153 (Cerf, 1985). Jean Hyrcan, grand prêtre et ethnarque des Juifs, fut le principal souverain de la dynastie asmonéenne issue de celle des Maccabées.

2. Flavius Josèphe est le grand historien juif de toute la période. Né en 37 ap. J.-C., à Jérusalem, il était issu de la tribu de Lévy. Il a étudié auprès des cercles sadducéens, pharisiens et esséniens, a passé trois ans auprès de l'ermite Bannous et fait des études de grammaire et de littérature grecques. Il parle l'hébreu, l'araméen, le grec et le latin. Parmi ses nombreuses œuvres, on trouve la *Guerre des Juifs*, les *Antiquités juives* et le *Contre Apion*. Certaines intéressent particulièrement les chrétiens, parce qu'elles font allusion à de nombreuses personnes qui ont joué un rôle important dans la vie de Jésus (Hérode, Pilate, le grand-prêtre Caïphe, Jean-Baptiste, Jacques frère de Jésus...)

vont se disputer le trône à sa mort, en 63 av. J.-C., En désespoir de cause, les Juifs font appel aux Romains pour les départager. Pompée est alors en Syrie. Il peut donc se rendre rapidement en terre d'Israël.

Par la suite, de 37 à 4 av. J.-C., le règne odieux de Hérode le Grand, véritable « client » de Rome³, va introduire d'autres divisions, entre ceux qui s'en accommodent et ceux qui le rejettent.

Les clivages sociaux⁴

La caste sacerdotale, de type aristocratique et quasi héréditaire, est aux mains de quelques familles seulement. Elle est riche et servile à l'égard du pouvoir, surtout à partir d'Hérode le Grand qui choisit le Grand Prêtre en fonction de sa soumission envers lui. Elle gère le culte du Temple, ses propriétés, les revenus des sacrifices. Le Grand Prêtre préside le Sanhédrin⁵, interlocuteur principal des Romains, aussi cette caste sera-t-elle ménagée par eux.

Les « Anciens » sont très proches de la caste sacerdotale. Ce sont de grands propriétaires terriens ou de grands commerçants. Ils ont beaucoup de liens avec le Temple et plus tard vont en avoir avec les Romains. Ils seront souvent leurs collecteurs d'impôts.

Les 7 000 prêtres et les 10 000 lévites qui gravitent autour du Temple ont une vie beaucoup moins aisée et on les retrouvera souvent parmi les opposants au régime romain⁶.

Les scribes sont les spécialistes de la Loi. Beaucoup d'entre eux appartiennent au courant religieux pharisien et on vient leur demander conseil. Ils s'efforcent d'actualiser la Loi et sont des guides spirituels pour le peuple et des conseillers auprès des tribunaux. Ils

3. Hérode était un Iduméen, fils d'Antipater, un conseiller du dernier Asmonéen, Hyrcan II. Il fut nommé roi de Judée par le sénat romain, en 40 av. J.-C., et entra à Jérusalem en 37.

4. Josy EISENBERG, *Histoire moderne du peuple juif d'Abraham à Rabin*, (Stock, 1997). Ille partie, ch. II, p. 117 et suiv. La population juive serait alors de 2 500 000 habitants en terre d'Israël.

5. Le Sanhédrin est à cette époque le tribunal suprême juif. Il est composé de 70 membres. C'est la seule autorité législative et administrative de la communauté juive.

6. Les prêtres et les lévites appartiennent tous à la tribu de Lévy. Seuls les descendants d'Aaron, frère de Moïse, sont prêtres. Ils assurent à tour de rôle les sacrifices du Temple et sont tous présents pour les grandes fêtes. Les lévites, eux, assurent la police du Temple et le chant, ils préparent les sacrifices et perçoivent les dîmes.

sont nombreux au Sanhédrin et très respectés pour leur compétence. Ils sont pour la plupart infiniment moins riches que les grandes familles du Temple et exercent souvent un métier artisanal, ne voulant pas se faire rétribuer pour leur travail purement religieux.

La classe moyenne des artisans, commerçants, agriculteurs est plutôt pauvre. Elle s'accommodera des Romains, considérant que de lutter contre eux, c'est la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Mais les nombreux « miséreux » qui vivent de la charité publique, formeront le moment venu le gros des troupes contre l'occupation romaine.

Une société très religieuse, répartie en différentes « sectes », ou courants religieux

Pour bien comprendre ce que les Juifs d'Israël vont vivre avec les Romains, il faut comprendre que toute la société juive de cette époque est très religieuse. Qu'ils appartiennent à une « secte » ou à une autre, ce sont des « observants » de la Loi.

L'enseignement, par exemple, est un enseignement purement fondé sur la *Tora*. Les livres sacrés sont censés contenir tout le savoir nécessaire à l'homme pour conduire sa vie dans le monde. Il peut y trouver un code moral, culturel, social, politique, ainsi que l'histoire de l'univers et des générations humaines précédentes. M. Hadas-Lebel dit à ce sujet : « Il n'y avait aucune coupure entre la famille, la synagogue et l'école⁷. »

Le rôle du Temple

Le Temple a d'abord un rôle historique, car il est pour les Juifs le symbole presque millénaire de leur relation avec le Dieu Un. Construit vers 966 av. J.-C., sous le règne de Salomon, détruit en 587-586 par Nabuchodonosor II, sa reconstruction sera faite sous la direction de Néhémie, après le retour de Babylone en 520-515 (Esd 6,19). Saccagé plus tard sous Antiochus IV, un souverain séleucide particulièrement dur pour les Juifs, il est restauré en 165-164 av. J.-C.

7. Mireille HADAS-LEBEL, *Flavius Josèphe, le Juif de Rome* (Fayard, 1989), p. 23-24.

par Juda Macchabée lorsqu'il prend Jérusalem. Il est embelli au premier siècle avant notre ère par Hérode le Grand qui en fait un des plus grands complexes religieux du monde romain, dont Flavius Josèphe dit – émerveillé – que « les yeux peuvent à peine en soutenir l'éclat » :

« Rien n'était omis pour frapper les esprits et les yeux. En effet, comme il était recouvert de tous côtés par d'épaisses plaques d'or, dès le lever du soleil, il réfléchissait la lumière avec tant d'intensité qu'il obligeait ceux qui le regardaient à détourner les yeux comme devant les rayons du soleil. Pour les étrangers qui arrivaient, il apparaissait de loin comme une montagne enneigée, car là où il n'était pas recouvert d'or, il était du marbre le plus blanc. Au sommet, il était hérissé de pointes d'or acérées pour empêcher les oiseaux de se poser et de souiller la toiture⁸. »

Mais le Temple a surtout un rôle religieux très profond : c'est le lieu où la Présence divine est la plus dense⁹. Le cœur du bâtiment est le Saint des Saints. Les matériaux employés pour sa construction et son fonctionnement sont tous des symboles de vie (bois, or, eau...). C'est un lieu vide depuis que les Tables de la Loi et l'Arche d'Alliance en ont disparu, mais ainsi « le Temple apparaît comme l'expression d'une vision, celle du monde qu'habite une présence immatérielle, invisible, à la fois premier moteur et ultime but de la Création¹⁰ ».

Le plan du Temple reflète toute une progression de l'accès que chacun est autorisé à y avoir. Plus on est considéré comme pur, plus on peut s'approcher du Saint des Saints, seul lieu vraiment pur et saint. Les « gentils », ou païens (ou encore ceux qui sont considérés comme « impurs » à cause de leur maladie), ne pénètrent que sur le parvis extérieur, dit parvis des païens. Les femmes sont admises jusqu'au parvis des femmes. Puis on entre sur le parvis des hommes considérés comme « purs » mais qui ne sont pas des prêtres. Ensuite,

8. FLAVIUS JOSÈPHE, *La prise de Jérusalem*, livre V, p. 277 et suiv. (Le Rocher, 1965).

9. C. SAULNIER et B. ROLLAND, « La Palestine au temps de Jésus » (*Cahier Évangile* n° 27, février 1979), p. 24 et suiv. Voir aussi dans *Le Monde de la Bible* : « Le Temple de Jérusalem » (numéro spécial, septembre 1998).

10. Gabrielle SED-RAJNA, *L'art juif* (Citadelles et Mazenod, 1995 ; Introduction : « défense et illustration de l'art juif », p. II).

vient la partie réservée aux prêtres de la tribu de Lévy, le parvis des prêtres entourant l'autel où sont offerts les sacrifices. Derrière cet autel, il y a le Saint, avec l'autel des parfums, la table des pains de proposition ou d'offrande, et le fameux chandelier à sept branches. Puis on arrive au Saint des Saints où seule demeure cette présence-absence paradoxale du Dieu transcendant. Il est fermé non par un mur mais par un double voile et le Grand Prêtre n'y entre qu'une fois par an.

Les cercles concentriques qui entourent le Saint des Saints peuvent apparaître à la fois comme des « cordons de sainteté », des barrières qui ne permettent pas à n'importe quelle personne d'accéder à la sainteté et à la Présence de Dieu. Mais en même temps, le rayonnement du Temple s'étend jusqu'aux extrémités de Jérusalem, de la terre d'Israël et du reste du monde. Lorsqu'on lit dans les *Actes des Apôtres* (2, 5-13) le récit de la fête de *Shavouot*, ou Pentecôte, on voit bien que ceux qui sont réunis à Jérusalem ce jour-là viennent du « monde entier », tel qu'on le connaît à l'époque. De même, le jour de *Souccot*, la Fête des Tentes, le grand prêtre prie pour les soixante-dix nations de l'univers¹¹.

Le Temple, c'est aussi l'anti-tour de Babel : elle était érigée contre Dieu ; le sanctuaire, lui, est là pour recevoir et abriter la Parole de Dieu, la *Tora*, source de toute Loi. C'est autour du Temple que s'organise la liturgie juive, ses célébrations et ses fêtes. Le Temple étant au centre de la cité, Dieu habite toute la cité.

Les différentes « sectes » ou courants religieux

La société juive est séparée en plusieurs groupes ou courants religieux, que l'on appelle alors des « sectes », sans que ce terme ait le sens péjoratif actuel. Ces sectes sont souvent en désaccord les unes avec les autres sur des questions aussi importantes que celle de la résurrection des morts ou de la lecture des textes de la Bible. Leur diversité, leurs débats prouvent un bouillonnement religieux intense dans la société juive à cette époque.

11. Cette vocation d'Israël à faire connaître le Dieu Un à toute la terre apparaît dans plusieurs passages de l'Ancien Testament : par exemple, dans la promesse faite à Abraham (Gn 12,3) ou dans le Psaume 72.

Les **sadducéens** forment la caste sacerdotale responsable du Temple et le Grand Prêtre est recruté parmi eux. Très conservateurs au plan religieux, uniquement attachés à la tradition écrite et dans cette tradition, uniquement au Pentateuque, leur seule référence, leur observance de la Loi les rend très sévères au plan de la justice. Par ailleurs, ils ne croient pas en la résurrection des morts, ce qui les différencie beaucoup des pharisiens. Leurs écrits ayant disparu, nous ne les connaissons guère que par leurs adversaires, pharisiens ou chrétiens.

Les **pharisiens** représentent un courant sur lequel les chrétiens ont trop souvent porté un regard négatif, à cause des écrits évangéliques qui correspondent à la période dite de « la querelle de famille » entre Juifs et judéo-chrétiens à la fin du premier siècle. Le terme de « pharisien » est encore trop souvent employé pour désigner quelqu'un d'hypocrite, car l'évangile de Matthieu, s'adressant aux Juifs dans un moment très difficile pour les chrétiens, cherche surtout à voir le côté négatif de ce courant religieux. Certes, comme dit P. Ricœur : « Il y a dans chaque religion une pathologie propre : celle de certains pharisiens fut d'avoir un esprit juridique exacerbé qui les enfermait [...]. Le légalisme est en quelque sorte le négatif de l'esprit vivant des pharisiens¹². » Mais en fait, on peut constater que « Jésus, de bien des façons, faisait siens les points importants de l'enseignement pharisien, de leurs méthodes pédagogiques, de leur mode de vie¹³. »

En réalité, les pharisiens ont droit à un grand respect : « Il faut replacer le mouvement pharisien dans l'ensemble du judaïsme comme étant sa pensée, comme étant sa piété, comme étant son cœur » (P. Ricœur). Les pharisiens étaient en effet ceux qui avaient conservé depuis plusieurs siècles la tradition issue de l'exil en Babylonie. Au retour d'exil, Esdras et Néhémie voulurent créer sur la terre d'Israël un grand mouvement de renouveau religieux et moral, et par la suite le courant pharisien naquit de cet élan.

Non seulement les pharisiens scrutaient depuis plusieurs siècles les textes de toute la Bible ou *Tanach*¹⁴, mais ils en faisaient un

12. Paul RICŒUR, « Pharisiens et chrétiens » (*Sens*, 1-2, 1980, p. 3 et suiv.).

13. *SIDIC*, n° 2, 1977, éditorial.

14. Le *Tanach* est une abréviation de : *Tora* (ou Pentateuque) + *Neviim* (les Prophètes) + *Ketouvim* (les Écrits).

commentaire oral, car pour eux Écriture et Tradition orale étaient d'égale importance et ne faisaient qu'un. Ces pédagogues avaient un profond désir de faire connaître à tous les textes saints et les commentaires oraux de la tradition, ils voulaient aussi rendre la Loi de Moïse vivante et adaptée à la vie présente. Pour eux, comme pour un de leurs maîtres, Hillel, il ne fallait pas « se séparer du peuple » et les hommes instruits avaient pour devoir de « faire entrer les (autres) hommes sous les ailes du ciel ». De ce fait, ils étaient aimés et respectés par la population. De plus, ils manifestaient un grand respect pour les observances religieuses et les règles de pureté. Ils croyaient en la résurrection des morts, bien qu'ils n'en aient pas la preuve, parce qu'ils croyaient en la puissance de vie qui se dégage de la Parole de Dieu. Ils croyaient aussi au libre-arbitre et leur morale était basée sur la maîtrise de soi. Depuis au moins deux siècles av. J.-C., ils étudiaient les textes et adoptaient une forme de prière comparable à celle des exilés à Babylone. Ils se réunissaient dans de simples « maisons d'étude et de prière » que l'on appellera de plus en plus des « synagogues ».

La synagogue est la « maison de Dieu, du peuple de Dieu ». Elle va « au-devant des besoins du peuple », « c'est l'endroit où se côtoient justice et miséricorde »¹⁵. C'est :

« le lieu, sanctuaire et école à la fois, où le livre est lu, médité commenté. Ici, pas de sacerdoce. À sa place, des Sages, des rabbins versés dans la connaissance des livres saints et capables d'en communiquer la substance à leurs ouailles. Pas de sacrifices, mais un culte tout spirituel, où alternent prières, chants des Psaumes, lectures bibliques, commentaire ou sermon¹⁶ ».

Vers la fin du premier siècle av. J.-C. et au début du siècle suivant, il y eut à Jérusalem plusieurs écoles où enseignaient des maîtres pharisiens, ou « sages » : les deux plus connues étant l'école de Hillel¹⁷ (70 av. J.-C. à 10 ap. J.-C.) et celle de Shammaï (50 av. J.-C. à 30 ap. J.-C.) dont les noms sont inséparables, même s'il existait entre

15. Sh'muel SAFRAÏ, « Pharisiens et Hasidim » (SIDIC, n° 2, 1977).

16. Marcel SIMON et André BENOIT, *Le judaïsme et le christianisme antique d'Antiochus Épiphane à Constantin*, p. 57 (PUF, « Nouvelle Clio », 1994).

17. Mireille HADAS-LEBEL, *Hillel, un sage au temps de Jésus* (Albin Michel, 1999).

eux de vives tensions et s'ils n'avaient pas toujours les mêmes points de vue sur les textes. Shammaï, le plus jeune, était plus sévère, plus autoritaire, plus irascible que Hillel, mais souvent de bon conseil. Hillel, lui, était réputé pour sa patience, son accueil bienveillant et sa sagesse toute particulière. Jusqu'à nos jours, on cite encore certaines de ses sentences. Par exemple, sa réponse à un païen qui lui demande de résumer la *Tora* en quelques phrases: « Ce que tu n'aimes pas qu'on te fasse, ne le fais pas à ton prochain, telle est toute la *Tora*. Le reste n'est que commentaire. Va, étudie... », citation que l'on a souvent rapprochée de: « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Une autre de ses réflexions: « Là où il n'y a pas d'homme, efforce-toi d'en être un », etc.

Shammaï et Hillel ont contribué à faire vivre dans la tradition juive le questionnement qui est une des grandes caractéristiques de l'étude des textes chez les Juifs. Leurs sentences seront rassemblées dans le livre des *Pirqué Avot* (les Paroles des Pères) et leurs disciples vont perpétuer leur pensée et leurs débats bien au-delà de leur mort¹⁸.

Les pharisiens seront les seuls à demeurer présents en terre d'Israël après la chute du Temple et à redonner un élan à cette religion alors « en survie ». Nous aurons beaucoup l'occasion d'en reparler¹⁹. Disons dès maintenant que leur parcours est impressionnant: si l'on considère que le Deutéronome « part du Décalogue » et qu'il est le « premier chaînon de la tradition rabbinique »; que Esdras l'a beaucoup étudié et que « de Esdras à la *Mishna* il y a continuité²⁰ »... on voit de quelle tradition immémoriale les pharisiens ont hérité pour constituer par la suite le *Talmud*.

Les **esséniens**, eux, vivaient à l'écart de la société, ayant rompu avec le Temple au second siècle av. J.-C., jugeant leurs desservants « disqualifiés » et se considérant comme le « véritable Israël²¹ ». Ces

18. Flavius Josèphe parle de 6 000 pharisiens environ à cette époque (d'après J. EISENBERG).

19. Voir le chapitre II.

20. Luc DEQUEKER, « Pharisiens et pharisaïsme: un chaînon vital du développement de la Torah » (*SIDIC*, n° 2, 1977).

21. Antoine GERMA, Benjamin LELLOUCH et Éveline PATLAGEAN, *Les Juifs dans l'histoire* (Champ Vallon, 2011), article d'Éveline PATLAGEAN, « Les Juifs en Méditerranée: de la mort d'Alexandre à la christianisation de l'Empire romain », p. 93 à 95. Les textes découverts à Qumran permettent de mieux les connaître.

« moines avant le monachisme » (A. Paul) vivaient sous la houlette d'un chef spirituel, le Maître de justice. Ils formaient une communauté homogène et très solidaire, parfaitement organisée, avec des règles d'initiation et d'exclusion. Ils pratiquaient l'ascèse, attachaient beaucoup d'importance aux rites de purification, avaient une conduite rigoureuse et une grande piété. Attentifs à la loyauté envers tous, ils luttèrent pour la justice et l'amour de la vérité, refusant le luxe et la volupté, pratiquant généralement le célibat, encore qu'il leur arrivait de se marier pour assurer leur postérité. Les repas pris en commun avaient une grande importance à leurs yeux. Le jour du *Shabbat*, qu'ils observaient très rigoureusement, ils étudiaient les textes sacrés et en retiraient la certitude d'être parmi les élus²².

Le **courant apocalyptique** est un grand courant populaire qui traversait alors toute la société juive et auquel participaient beaucoup d'esséniens. On le retrouvera aussi au premier siècle de l'ère chrétienne, autour de Jean-Baptiste. Depuis le II^e siècle av. J.-C., étaient apparus des ouvrages appelés « apocalypses » ou « révélation »²³, destinés à encourager la fidélité et le souvenir de l'héroïsme passé et surtout à donner une vision grandiose de Dieu et de son triomphe final sur les empires persécuteurs. Dans l'*Apocalypse de Baruch*, ou le *IV^e Livre d'Esdras*, on voyait apparaître aussi une espérance eschatologique : l'attente de la venue du Royaume et l'avènement du règne de Dieu promis par les Prophètes. Peu à peu allait également apparaître l'espoir dans la venue d'un Messie, dont la description reste d'ailleurs assez floue : homme au-dessus des autres hommes ? Chef de guerre ? Libérateur ?

Les **zélotés** représentaient un courant qui se développera beaucoup sous l'occupation romaine. Ils sont eux aussi très religieux et observants. Ils se disent dans la droite ligne des Maccabées et à cause de cela sont prêts à passer à l'action directe contre les Romains. Ils pensent que par la lutte armée, la paix apportera ensuite le règne de Dieu à l'humanité. Ils ont une grande foi en la venue du messie.

Les **Samaritains** vivent au centre du pays. Déjà jugés « impurs » par les habitants de la Judée depuis des siècles, leur rupture avec eux

22. Flavius Josèphe compte environ 4 000 esséniens.

23. André PAUL, « Intertestament » (*Cahier Évangile*, n° 14).

a été consommée en 128 av. J.-C., quand Jean Hyrcan a annexé leur région et rasé leur temple sur le mont Garizim.

Il faut encore mentionner d'autres habitants : des Grecs qui, depuis la conquête d'Alexandre, demeurent surtout dans les villes côtières. Des tribus arabes (Ituréens) habitant au nord (Golan, Liban, Anti-Liban, Hauran), et d'autres (Iduméens, Nabatéens) plus au sud²⁴.

L'entrée de Pompée à Jérusalem et les conditions de l'occupation romaine

Dès que les Juifs font appel à Pompée, leur contact avec les Romains va être dramatique. En 63 av. J.-C., Pompée prend Jérusalem, où il va se passer de rudes combats, et surtout, ô sacrilège, il pénètre dans le Temple ; pire encore, il entre dans le Saint des Saints qu'il s'étonne de trouver entièrement vide !

« De rien alors les Juifs ne s'affligèrent tant que de voir le Temple saint, invisible jusque-là aux étrangers, aujourd'hui souillé par leur invasion. Pompée en effet pénétra dans le Temple avec ses amis, là où la Loi permettait au seul Grand Prêtre de pénétrer, et vit l'intérieur, le chandelier et la table et le sacrificatoire et l'encensoir, le tout fait d'or fin, et une multitude d'aromates et le trésor sacré²⁵. »

Pour les Juifs, cette entrée fracassante est une immense déception et, dès ce moment-là, le prestige des Romains s'effondre à leurs yeux. Même si Pompée installe Hyrcan II sur le trône et ramène la paix ; même s'il manifeste par la suite un certain respect pour la religion juive ; même s'il n'a qu'un éphémère pouvoir, on peut dire que c'est à partir de Pompée que commencent les six siècles d'une occupation romaine fort impopulaire auprès d'une grande partie des habitants de la terre d'Israël.

Cette occupation s'avère lourde en effet : les légions romaines sont là en permanence. À part deux périodes de relative autonomie : celle d'Hérode le Grand et celle d'Agrippa II (41 à 44 ap. J.-C.), les

24. Évelyne PATLAGEAN, *Les Juifs dans l'histoire*, op. cit., p. 82.

25. FLAVIUS JOSÈPHE, *La prise de Jérusalem*, op. cit., p. 47.

gouverneurs et procureurs romains administrent le pays. Leur fiscalité est très lourde et certains sont malhonnêtes.

Certes, depuis 48 av. J.-C., Jules César avait autorisé les Juifs à pratiquer leur religion, aussi les Romains, selon le principe du « libre exercice des coutumes nationales pour tous les peuples », avaient-ils fait un effort pour respecter les traditions religieuses juives. Ils dispensaient, par exemple, les Juifs d'un rite établi en 27 av. J.-C. : le sacrifice quotidien à l'empereur est remplacé pour eux par des sacrifices *pour* l'empereur.

Mais de nombreuses maladroites vont être commises : un gouverneur de Judée, Ponce Pilate, fait entrer de nuit dans Jérusalem des enseignes portant l'effigie de l'empereur, en disant que c'est « pour abolir les lois des Juifs », et il prend une partie du trésor du Temple pour construire un aqueduc ! Caligula, en 37 ap. J.-C., veut faire ériger sa statue dans le Temple, (il meurt cependant en 41 avant qu'elle n'y soit installée). Le gouverneur Florus, en 66, déclenche la guerre en prenant dix-sept pièces d'or dans le Temple. D'où une nouvelle révolte et une opération d'envergure des Romains pour en finir une fois pour toutes avec cette atmosphère de rébellion. Comme dit Flavius Josèphe : « À peine avait-on aplani un désordre, qu'un autre éclatait. C'était comme un corps malade : une inflammation suivait une autre²⁶. »

Les guerres contre les Romains et leurs conséquences

La première guerre (66-73 ap. J.-C.)

Nous la connaissons surtout par *La guerre des Juifs* de Flavius Josèphe. L'œuvre de cet historien passionnant et prolixe reflète son parcours complexe : au cours de la guerre, après avoir été le commandant en chef juif de la Galilée, il va se ranger du côté des Romains et il leur cherche volontiers des excuses, d'autant que lorsqu'il écrit son récit, il vit à la cour impériale. Ce qu'il ne va pas supporter pendant la guerre, c'est que, du côté juif, elle se double d'une guerre civile : guerre entre riches et pauvres, avec des populations qui se

26. FLAVIUS JOSÈPHE, *ibid.*, p. 154 : « Dans un corps malade, quand le mal se retire de certains membres, ce sont d'autres qui enflent », dit-il encore.

trouvent prises au piège de ces combats. Car les Romains, menés par le fils de l'empereur Vespasien, Titus, sauront profiter de ce conflit pour laisser pourrir certaines situations et mieux s'emparer de Jérusalem. Le siège de la ville va être cependant difficile pour eux et ils y perdront beaucoup d'hommes.

Comment expliquer l'entêtement quasi suicidaire de certains chefs, Jean de Ghiscala, Simon Bar Giora, alors que l'inégalité des forces est flagrante ? En fait, c'est une guerre qui va au-delà d'une simple aspiration à l'indépendance nationale : certains Juifs sont sûrs de hâter la venue du Royaume de Dieu en luttant ainsi contre les Romains. Ils croient à une intervention divine, à la Présence de Dieu dans le Temple qui les sauvera. « Même s'ils avaient des ailes – dit Jean de Gischala – les Romains ne pourraient jamais passer par-dessus les remparts de Jérusalem. » Et quand le Temple est détruit, il dira : « L'univers est pour Dieu un meilleur Temple que le Temple de Jérusalem. »

M. Hadas-Lebel commente ainsi cette attitude, par rapport à celle de Flavius Josèphe : « Josèphe veut sauver le Temple terrestre, eux (les rebelles) pensent déjà à la Jérusalem céleste. » Et elle conclut son livre en disant :

« Si les Juifs se rebellent ainsi contre le joug romain, ce n'est pas qu'ils soient plus qu'aucun autre peuple épris d'indépendance. Leur soumission à Rome les prive, certes, de liberté politique, mais surtout, elle les contraint de servir une puissance idolâtre qui, à ce titre, leur inspire un profond mépris. Comme l'écrit Renan, "la grandeur, l'orgueil de Rome, l'*impérium* qu'elle se décerne, sa divinité, objet d'un culte spécial et public, sont un blasphème perpétuel contre Dieu, seul souverain réel du monde"²⁷. »

Après de nombreux combats en Galilée et au nord de la Judée, il va donc y avoir le long siège de Jérusalem et l'incendie du Temple en 70. Puis à cela s'ajoute en 73 un dernier épisode tragique : la chute de la forteresse de Massada, au sud du pays, où les survivants juifs se donnèrent la mort pour ne pas tomber aux mains des Romains.

27. Mireille HADAS-LEBEL, *Jérusalem contre Rome*, p. 488 (Cerf, 1990).

Le « complexe de Massada » perdurera très longtemps... et perdure encore : depuis la naissance de l'État d'Israël, les jeunes officiers juifs vont prêter serment à Massada, selon une formule équivalant à « Plus jamais ça ! »²⁸.

Titus, de son côté, fait un parcours triomphal à travers le Proche-Orient : il fait donner de grands spectacles de jeux du cirque au cours desquels des milliers de prisonniers juifs sont tués. Puis il entre à Rome en triomphateur, avec le défilé des captifs devant l'empereur Vespasien et le chandelier à sept branches porté par les soldats²⁹... Mais cette guerre ayant été très rude pour les Romains, ils vont désormais faire peser encore plus lourdement leur occupation sur la province juive : un nouvel impôt en particulier, le *fiscus judaicus*, remplace l'ancien impôt que tout Juif devait payer au Temple et qu'il paiera désormais à l'État.

Quant aux Juifs, cette guerre a été pour eux un malheur inégalé, pour lequel ils emploient le même terme que pour l'exil à Babylone : *hurban*, (ou *horban*), le désastre³⁰. Non seulement il y a eu de nombreuses pertes en vies humaines, mais la chute du Temple entraîne chez eux un désarroi très profond, une véritable phase de dépression : Dieu les aurait-Il abandonnés ? Ont-ils démérité à Son égard ?

Voici les accents de désespoir, ou presque, que l'on peut trouver dans certains des écrits intertestamentaires³¹ :

« Si tu laisses périr ta ville, si tu livres ton pays à ceux qui nous haïssent, comment pourra-t-on se remémorer le nom d'Israël ? Comment pourra-t-on célébrer tes hauts faits ? À qui pourra-t-on expliquer ta Loi ? » (*Apocalypse de Baruch*).

28. Cf. « Massada, haut-lieu de la résistance juive » (dossier du *Monde de la Bible*, nov.-déc. 1992).

29. D'où la célèbre scène sculptée sur l'Arc de Titus à Rome.

30. Depuis la Seconde Guerre mondiale, certains Juifs auraient voulu que ce terme soit employé pour désigner la *Shoa*, en référence aux deux autres immenses malheurs du passé, mais la plupart des Juifs préfèrent maintenant employer le terme spécifique proposé par Claude Lanzmann pour désigner ce malheur inégalé : celui de *Shoa*, qui veut dire catastrophe, désastre, anéantissement.

31. Les écrits intertestamentaires sont de nombreux textes de la littérature juive, datant du II^e siècle av. J.-C. à la fin du I^{er} siècle ap. J.-C., qui n'ont pris place dans aucun canon biblique. Voir *La Bible. Écrits intertestamentaires* (Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1987), t. I-II.

« Parmi la multitude des nations, tu n'as élu pour toi qu'un seul peuple. Et à ce peuple que tu as désiré, tu as donné la Loi. Et maintenant, Seigneur, pourquoi as-tu livré ce peuple unique à la foule des Gentils, humilié cet unique rejeton devant la multitude et dispersé ton unique bien ? Ceux qui ont agi à l'encontre de tes promesses, pourquoi ont-ils pu fouler au pied ceux qui ont cru en tes alliances ?... Si, comme tu le dis, tu as créé le monde à notre intention, pourquoi ne possédons-nous pas ce qui nous appartient ? » (*IV^e Livre d'Esdras*, ch 6).

Par ailleurs, le Temple a désormais disparu et avec lui la secte des sadducéens qui en vivait. Les esséniens disparaissent eux aussi dans la guerre, sans que l'on sache vraiment pourquoi ; peut-être à cause de la proximité entre Qumran, où vivaient certains d'entre eux, et la forteresse de Massada ? Les zélotes, bien sûr, sont décimés par la défaite. Un seul courant demeure : celui des pharisiens et nous verrons de quelle manière étonnante et remarquable ils ont su « rebondir » après ce désastre militaire en préservant la tradition de leur peuple dans les siècles qui suivent.

La seconde guerre contre les Romains (132-135)

Elle éclate à cause du très grand malaise que les Juifs continuent à éprouver vis-à-vis des Romains, avec toujours au centre de leurs préoccupations des motifs religieux. En 132, l'empereur Hadrien met le feu aux poudres en voulant imposer l'interdiction de la circoncision dans l'empire. Et de plus, il souhaite faire de Jérusalem une ville romaine.

À l'initiative d'un meneur de foules, Simon Bar Khorba (fils de l'Étoile), et avec le soutien d'un sage très respecté, Rabbi Aqiba, les Juifs se lancent dans une nouvelle guérilla sans avenir qui se termine par une défaite encore plus grave que celle de la première guerre. Le pays est désormais ravagé et désertique, Jérusalem est rasée par les Romains qui l'appellent maintenant *Aelia Capitolina* et les Juifs ont interdiction d'y entrer. Rabbi Aqiba est torturé et en meurt. Pour de longs siècles, la province de *Syria Palestina* dont fait partie l'ancienne Judée, est vidée d'un grand nombre de ses habitants juifs. Seule mesure favorable aux Juifs : le Sanhédrin demeure et son président

reçoit le titre de Patriarche, chef du peuple. Tous les Juifs doivent lui verser une contribution, l'*aurum coronarium*.

C'est ainsi qu'au lendemain de la seconde guerre contre les Romains, comme déjà au lendemain de la chute du Temple, nombre de Juifs vont aller renforcer la diaspora qui existait depuis plusieurs siècles tout autour du Bassin méditerranéen. En effet, les deux guerres font s'enfuir tous ceux qui le peuvent, ou vont jeter sur le marché des esclaves un très grand nombre de prisonniers juifs qui par le rachat et par l'émancipation, vont aller grossir les communautés juives de diaspora, gardant de loin le souvenir du Temple profondément ancré dans leur mémoire³². Même si bien des Juifs de diaspora n'envisagent pas l'éventualité d'une reconstruction du Temple, ils auront tout au long de l'histoire les yeux tournés vers Jérusalem et vers le Mur – dit autrefois « mur des lamentations³³ » et actuellement *Kotel* – dernier vestige du Temple auprès duquel, bien plus tard, l'empereur Constantin les autorisera à revenir en pèlerinage.

II – La diaspora juive au premier siècle

Le terme de *diaspora* vient du grec et veut dire dispersion. Il est employé par les Juifs pour désigner leur dispersion « volontaire » à travers le monde. Lorsqu'il s'agit d'une dispersion « forcée », le terme employé en hébreu est celui de *galut* ou exil.

Cette distinction est importante, encore que parfois difficile à faire. Par exemple, l'établissement des Juifs en Babylonie au VI^e siècle av. J.-C. fut d'abord un exil, puisque certains Juifs y furent déportés après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor II (587 ou 586 av.JC). C'est à cette période que fait allusion le Psaume 137 : « Au bord des fleuves de Babylone, nous étions assis et pleurions, nous souvenant de Sion ; aux peupliers d'alentour nous avions pendu nos harpes »... Mais quand le roi Cyrus autorisa les Juifs à retourner dans leur patrie (538 av. J.-C.), beaucoup d'entre eux choisirent de rester en Babylonie, et l'exil devint alors dispersion volontaire et donc diaspora.

32. Josy EISENBERG, *op. cit.*, p. 148 et suiv.

33. Le terme de « mur des lamentations » fut une interprétation chrétienne des prières dites à voix haute et des inclinaisons du corps que les Juifs observaient quand ils priaient devant ce dernier vestige du Temple.